

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

# L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

## PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. . . . . 18 fr. » c. Poste. 24 fr. » c.  
Six mois, — . . . . . 10 » — 13 »  
Trois mois, — . . . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

## Gare de Saumur (Service d'été, 18 mai).

## DÉPARTS DE SAUMUR POUR NANTES.

3 heures 19 minutes du matin, Poste.  
6 — 37 — — Direct.  
9 — 04 — — Omnibus.  
4 — 35 — — soir, Express.  
7 — 11 — — Omnibus.

Le train des samedis part d'Angers à 5 h. 20 m. du soir et arrive à Saumur à 6 h. 41 m.

## DÉPARTS DE SAUMUR POUR PARIS.

3 heures 02 minutes du matin, Mixte (prix réduit).  
7 — 52 — — Omnibus-Mixte.  
9 — 50 — — Express.  
4 — 54 — — soir, Direct.  
5 — 47 — — Omnibus.  
9 — 57 — — Poste.

## PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces . . . . . 20 c. la ligne.  
Dans les réclames . . . . . 30 —  
Dans les faits divers . . . . . 50 —  
Dans toute autre partie du journal. 75 —

## ON S'ABONNE A SAUMUR,

AU BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et chez MM. GAULTIER, JAVAUD et MILON, libraires. Les abonnements et les annonces sont reçus, à Paris, à l'Office de Publicité Départementale et Étrangère, LAFFITE-BULLIER et C<sup>o</sup>, place de la Bourse, 8.

## Chronique Politique.

Nous lisons ce qui suit dans une correspondance adressée de Paris à la *Gironde* de Bordeaux.

Une lettre que je reçois de Vienne me dénonce un plan véritablement fatal, qui a été conçu par une petite coterie de prétendus hommes d'Etat autrichiens. Ils pensent que la Russie, pour sauver sa puissance sur la Lithuanie, la Wolhynie, la Podolie, etc., ne serait pas très-loin de céder le duché de Varsovie à l'Autriche. L'Autriche le constituerait côte à côte de Cracovie et de la Gallicie sous la forme d'un royaume relevant d'elle, et ayant à sa tête un archiduc. Elle serait ainsi très-bien partagée, et la Russie y gagnerait d'intéresser définitivement la maison d'Autriche au partage de la Pologne. Inutile de vous dire combien un pareil dessein serait funeste aux intérêts de la nationalité polonaise. En général, tout ce qui consacre une séparation de destinées entre le duché de Varsovie et la Lithuanie est le pire mal pour les Polonais.

On ajoute, dans la lettre en question, que M. de Schmerling voit avec beaucoup de défaveur le plan dont il s'agit. Il veut le maintien de la paix pour ne pas laisser reprendre le dessus à l'élément militaire.

Il n'est bruit à Paris que d'une dépêche de Londres dans laquelle le cabinet de St-James demanderait qu'on ajournât l'envoi des nouvelles notes à la Russie.

On donne aujourd'hui comme certain, dit

la France, que les trois puissances se sont mises d'accord pour répondre à la Russie, chacune par une note séparée.

On a beaucoup parlé d'une note qui devait paraître au *Moniteur*, pour rassurer la Bourse et l'opinion publique. On racontait que M. Fould vivement impressionné par la baisse, demandait à grands cris cette note à Napoléon III. Mais que le chef de l'Etat, qui ne veut rien laisser voir de sa pensée, s'était toujours refusé à donner son autorisation et que, d'ailleurs, M. Drouyn de Lhuys s'opposait à cette note de peur qu'une démonstration trop conciliante n'énervât l'action diplomatique. On ajoutait qu'enfin toutes les hésitations, tous les scrupules étaient levés, et que la note allait paraître.

La note n'a pas paru. (*Union de l'Ouest.*)

La *Patrie* annonce que les derniers incidents des négociations pourraient avoir pour conséquence une modification dans le sein du cabinet français.

Nous ne savons pas où la *Patrie* a pu prendre une pareille nouvelle, que rien ne justifie dans la situation. (*La France.*)

La *Gazette de Breslau* et la *Gazette de Prusse* annoncent, d'après leurs correspondances polonaises, que l'insurrection tient vigoureusement tête aux troupes russes, et que l'approche de l'hiver ne fera pas suspendre les hostilités.

Une dépêche privée nous apprend que l'empereur François-Joseph a convoqué, pour le 20 de ce mois, à Francfort, tous les souve-

rains de la Confédération germanique pour traiter avec eux la grande question de la réorganisation de la Confédération dans le sens des principes libéraux que le gouvernement autrichien a fait prévaloir dans son empire, et qui s'imposent à tous les gouvernements.

Nous croyons pouvoir assurer qu'on ne s'occupera, dans cette réunion princière, que des affaires intérieures de l'Allemagne.

C'est à la suite de l'entrevue que l'empereur d'Autriche vient d'avoir avec le roi de Prusse à Gastein, qu'a été prise cette résolution qui peut avoir de si grandes conséquences pour l'avenir de l'Allemagne. (*La France.*)

On a reçu à Liverpool des nouvelles de New-York du 25 juillet. Cette ville n'était pas encore entièrement remise des tristes désordres dont elle a été le théâtre. La conscription rencontrait dans le Maryland, comme dans l'Etat de New-York, de sérieux obstacles. Le mouvement d'opinion que nous avons signalé se développait, et le parti abolitionniste parlait à la fois de chasser les Anglais du Canada et les Français du Mexique. Le général Meade continuait à poursuivre le général Lee cherchant à regagner Richmond avec l'immense butin fait en Pensylvanie et en Maryland. La ville de Charleston tenait encore le 19 juillet. (*Idem.*)

On a reçu de New-York, le 25 juillet, le télégramme suivant :

Les Français de la Nouvelle-Orléans ont adressé une pétition à l'Empereur Napoléon III pour le prier d'envoyer dans le Mississipi des navires de guerre qui puissent leur offrir asile

et protection contre l'insurrection des noirs dont ils sont menacés. Les pétitionnaires prouvent que leur situation est très critique.

(*Idem.*)

## Chronique Locale.

Jedi soir, notre collège était en fête, les couleurs nationales en décoraient l'entrée, et le vaste dortoir, élégamment pavoisé, recevait un concours nombreux de parents et d'amis de la jeunesse. De toutes parts la foule affluait et se pressait pour couronner les vainqueurs d'une lutte engagée depuis dix mois. M. Louvet, président de cette fête, avait autour de lui M. Paul Ratouis, conseiller d'arrondissement, remplaçant par délégation M. le V<sup>e</sup> O'Neill de Tyrone en congé, M. le curé de St-Pierre, M. le Procureur Impérial et toutes les autorités de Saumur. Chacun n'avait pas seulement à cœur de donner des témoignages d'intérêt et de sympathie au principal, M. Delpech, et aux professeurs; ils venaient aussi adresser des félicitations à deux jeunes élèves qui ont placé notre établissement à un des plus beaux rangs parmi les établissements d'instruction du ressort académique de Rennes. Dans un concours général entre tous les lycées et collèges de notre académie, M. Louis Oger, élève de rhétorique, a obtenu le 7<sup>e</sup> accessit de version latine, et M. Emile Chedeau, élève de 4<sup>e</sup>, a obtenu le 8<sup>e</sup> accessit de version grecque. Ce succès, qui fait le plus grand honneur à ces jeunes élèves, n'est pas moins glorieux pour les professeurs qui les ont dirigés dans leurs études: Honneur donc à MM. Pottier e

## FEUILLETON.

## LES MYSTÈRES DE LA CONSCIENCE.

(Suite.)

XIII.

— C'est M. Simplicie, dit la jeune femme. Qu'il est aimable à vous de me donner ces fleurs!

Elle les prit et les respira,

— Elles sont bien jolies, ajouta-t-elle, et elles sentent bien bon. Je vous remercie d'avoir pensé à moi.

— Je pense toujours à vous, murmura-t-il gravement. On doit toujours penser aux bonnes fées, cela porte bonheur.

— Suis-je donc une fée à vos yeux, mon ami?

— Sans doute. Je vous ai vue quelquefois dans le ciel, et il n'y a que les fées qui puissent ainsi planer au-dessus de nous.

— Soit, je suis une fée, dit Antonine en souriant, mais à une condition.

— Quelle condition? demanda Simplicie.

— C'est que vous me ferez souvent hommage d'un

bouquet comme celui-ci, cher enfant, et que vous m'embrasserez pour la peine que vous aurez prise à le cueillir.

Simplicie tressaillit.

— C'était bien ma pensée de vous adresser chaque jour une offrande de roses et de violettes, balbutia-t-il, mais quand à vous embrasser...

— Eh bien?

— Eh bien! je n'oserais jamais.

Quelques convives avaient entendu ce dialogue; ils se prirent à rire de la naïve réponse du jeune fou.

Mais Simplicie, se montra de plus en plus timide et confus. Dans son culte enthousiaste et respectueux, il considérait sans doute comme une profanation de poser ses lèvres sur le front de sa divinité. Recueilli comme un fidèle qui vient d'accomplir un acte religieux, il regagna sa place, tandis que des chuchotements ironiques circulaient autour de la table.

— Il est charmant ce garçon-là, disait-on, mais il est trop candide.

— Comme il mérite bien le nom qu'il porte! c'est le type de la simplicité.

— Pauvre petit! sa folie est incurable et il ne recouvrera jamais sa raison.

— Est-ce qu'il est fou? demanda William, qui entendit ce dernier propos.

— Oui, répondit Antonine; mais il y a tant de grâce et de douceur dans son égarement, qu'il est aimé de tous ceux qui le connaissent.

— Je conçois l'intérêt qu'il inspire, car il parait être aimant autant qu'aimable. Ainsi, il est visible qu'il vous aime, madame, qu'il vous aime, — comment dirai-je? — à la folie.

— Le mot est juste, puisqu'il me prend pour une nature surnaturelle.

— Sans être fou, on peut être tenté, madame, de livrer son cœur à cette ravissante illusion. Pour moi plus je vous regarde, et plus j'admets comme vraisemblable la poétique fantaisie de Simplicie.

— Quoi! vous aussi, monsieur, vous allez croire que je suis une fée?

— Eh! pourquoi non? N'avez-vous pas la jeunesse, la beauté, l'éclat et l'esprit, ces attributs essentiels du monde idéal. Que vous manque-t-il?

— Ce qu'il me manque? Mais... ne le devinez-vous pas.

— En vérité, non.

— Il me manque ce qui fait la puissance, la baguette magique.

— C'est que vous l'avez cachée, madame, pour mettre en défaut notre clairvoyance, répartit William.

— Vous avez réponse à tout, monsieur. Je ne chercherai donc pas plus longtemps à vous dissuader de ma divinité, j'ai même grand'envie de vous en donner quelque preuve manifeste. Formez un souhait, par exemple, et je vous promets de l'accomplir.

Antonine avait lancé un peu étourdiment cette proposition.

A l'émotion soudaine qui se peignit sur le visage de son interlocuteur, elle comprit qu'elle venait de prendre un engagement au moins irréfléchi. Mais, ne voulant point paraître y attacher une grande importance, elle ne chercha point à en atténuer la gravité.

Une légère rougeur, causée sans doute par la surprise, avait un moment coloré les joues de William. Dans la vive saillie de la jeune veuve s'était tout-à-coup révélé à lui un excellent moyen de mener rapidement son imprudent projet à conclusion. Il résolut donc de mettre avec adresse ce moyen à profit.

— Ah! madame, dit-il, vous piquez étrangement ma curiosité, et je m'empresse de tenter l'épreuve.

Geneslay. C'est la première fois qu'un pareil résultat est obtenu.

Après une brillante ouverture, exécutée par la musique de l'Ecole de cavalerie avec tout le talent que nous connaissons aux jeunes musiciens de M. Brick, M. Louvet a donné la parole à M. Launay, professeur de philosophie.

M. Launay, ne perdant pas de vue dans l'enceinte du collège la chaire qui lui a été confiée, a exposé longuement et savamment à son auditoire, les avantages de l'Idéalisme sur le Réalisme. Nous n'entreprendrons pas de suivre M. Launay dans toutes ses considérations philosophiques : il a abordé cette question avec un véritable talent, et a donné à ses développements un coloris de style qui a fait oublier toute l'aridité d'un semblable sujet.

M. Louvet s'est ensuite levé et s'est entretenu quelques instants avec les élèves. Voici les paroles bienveillantes et les bons conseils qu'il a adressés à ces jeunes gens.

#### • Mes chers enfants,

» Il est une vertu qu'on ne saurait trop prêcher, surtout dans les sociétés démocratiques : cette vertu, c'est le respect. Je voudrais causer avec vous de ce sujet durant quelques minutes. Mais soyez sans crainte, je comprends votre impatience, et je ne retarderai pas longtemps l'heure joyeuse de vos triomphes et de vos vacances.

» Le respect, ce mouvement de l'âme qui nous incline devant tout ce qui porte le cachet de la grandeur, est naturel à l'homme. Quand nous nous trouvons en présence de quelque objet véritablement grand, tel que la mer, les montagnes, un édifice monumental, une statue ou un tableau de maître, ou bien encore un personnage célèbre, à l'instant nous éprouvons un frémissement intérieur et involontaire qui n'est pas précisément de la joie ou de la crainte, qui participe un peu néanmoins de la nature de ces deux émotions et qui se rapproche beaucoup du sentiment religieux. C'est qu'en effet Dieu se retrouve dans tout ce qui est grand sur cette terre, aussi bien dans les œuvres que le génie humain enfante avec le secours de sa grâce et de son inspiration, que dans les magnifiques ouvrages de sa création immédiate. Le respect est donc un aveu tacite et spontané de notre infériorité et de notre faiblesse, en même temps qu'il est un hommage rendu à celui de qui émanent toute grandeur et toute gloire.

» Dans nos sociétés modernes, fondées sur l'égalité des droits, le respect des supériorités est plus nécessaire encore qu'à toute autre époque : car, en dépit des constitutions, les hommes resteront toujours aussi inégaux entr'eux, que le sont les arbres de nos forêts et les herbes de nos prairies ; et le principe même d'égalité, qui au fond n'est autre chose que la justice, veut que tout le monde reconnaisse l'incontestable hiérarchie du mérite.

» La pratique du respect convient à tous les âges ; mais elle sied surtout à la jeunesse. Au printemps de la vie nous savons peu et nous voulons agir beaucoup. Impatients des obstacles, nous répugnons aux conseils et nous nous irritons des avertissements qu'on nous donne. Aussi, que de mécomptes nous attendent, et combien nous coûte cher l'expérience que nous acquerrons par nous-mêmes et à nos propres dépens. Ne serait-il pas plus simple d'accueillir avec une respectueuse déférence l'expérience d'autrui qui s'offre à nous gratuitement et toute faite ? Nous nous épargnerions ainsi bien des fautes et bien des regrets.

» Il y a plusieurs sortes de respect. Je ne parle pas du respect envers Dieu, l'Etre infini et tout-puissant qui nous a faits ce que nous sommes ; ni du respect envers nos parents qui sont pour nous les premiers représentants de Dieu sur la terre ; ni du respect envers nos maîtres qui tiennent près de nous la place de nos parents. Je croirais vous faire injure en insistant sur la pratique de ces devoirs. Mais il est un respect qu'il faut recommander et propager par tous les moyens possibles en notre pays de France : c'est le respect de la loi et de l'autorité. Malheureusement nous ne sommes pas encore très-avancés dans cette voie, bien que le bon sens populaire fasse chaque jour quelque progrès vers cette désirable amélioration. Soixante-dix ans de révolutions nous ont assez mal préparés sous ce rapport ; et d'ailleurs (pourquoi ne pas l'avouer ?) notre tempérament national se prête difficilement à ce genre de vertu. Nous sommes les fils des Francs dont l'indépendance de caractère était proverbiale, et des Gaulois dont l'esprit caustique et frondeur s'est conservé à peu près intact jusqu'à nous. Jugez quel effort nous devons faire, avec ce double sang croisé dans nos veines, pour changer notre caractère au point de vue de la soumission envers le Pouvoir ! Et cependant, sans cette réforme de nos mœurs, sans cette conversion profonde et complète, toute liberté politique est impossible, toute stabilité de gouvernement est une chimère. Un peuple qui n'a pas le respect du Pouvoir passé dans ses mœurs, doit faire son deuil de sa liberté, de son bien-être et de sa grandeur ; il roule de révolution en révolution, passant successivement de l'anarchie au despotisme et du despotisme à l'anarchie, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé par une suite de convulsions stériles, il devienne la proie de quelques conquérants qui le partagent et l'absorbent. Détournons nos regards de ce triste tableau. Dieu, qui a fait jusqu'à ce jour tant de choses pour la France, et par la France, ne peut vouloir que cet avenir soit celui de notre belle et chère patrie.

» Ayons donc le culte du respect. Il y va de notre propre bonheur et de celui de notre patrie. Respectons non-seulement nos supérieurs,

mais encore nos égaux, et même nos inférieurs : nos égaux, parce qu'il faut faire à autrui ce que nous souhaitons voir fait à nous-mêmes ; nos inférieurs, parce qu'ils sont faits comme nous à l'image divine, et parce que Dieu seul connaît ce qu'il y a souvent de mérite caché sous l'enveloppe la plus humble et la plus grossière. Enfin, mes enfants, respectons-nous nous-mêmes : nous sommes les rois de la création ; si nous sommes déçus dans la personne de notre premier père, Dieu nous a réhabilités par un miracle de son amour, et, par un autre miracle non moins admirable, il ne dédaigne pas de venir habiter en nous. N'oublions pas d'ailleurs que le respect de nous-mêmes est le meilleur moyen de nous attirer le respect d'autrui. Que ce respect de nous-mêmes se trahisse sans cesse par la propreté de notre corps, de nos vêtements, de nos meubles, de nos habitations, de tout ce qui nous entoure, et surtout par la pureté de notre âme et de notre cœur, cette propreté morale, si j'ose parler ainsi, qui reluit en nos yeux et s'épanouit sur notre visage, comme une sorte de rayon céleste.

» Je me reprocherais de passer sous silence un dernier genre de respect, dont l'importance, pourtant bien grande, a le malheur d'être souvent méconnue par la jeunesse ; je veux parler du respect du passé, ou, pour mieux dire, du respect de la tradition. La tradition, mes enfants, est une chaîne qui relie le présent au passé. Tout ce qui arrive de nos jours a eu sa préparation, son germe et sa cause dans les âges précédents ; et, sous ce rapport, on peut dire que les faits ont, tout comme les hommes, leur filiation et leur généalogie. Plus on étudie l'histoire, plus on est frappé de la sagesse que Dieu développe dans le plan général de la vie de l'humanité. Chaque chose des temps anciens, même celle qui nous paraît souvent la plus étrange, a eu sa raison d'être à l'époque où elle s'est produite. Gardons-nous donc de mépriser et de condamner le passé. Nos pères ont fait ce qu'ils ont pu ; et, si nous avons été à leur place, peut-être aurions-nous fait moins bien qu'eux. Le propre de la jeunesse est de s'élaner impétueusement vers l'avenir, sans tenir assez compte de ce qui s'est fait avant elle. Au rebours, le malheur de la vieillesse est de se trainer dans l'ornière et de trop regarder derrière soi. La vérité est ici, comme toujours, dans le juste milieu. Le dieu Janus, à Rome, avait deux faces, l'une tournée vers l'Orient, l'autre vers l'Occident : c'est l'emblème du véritable progrès et de la civilisation. Ayons toujours l'œil fixé sur l'avenir, mais en tenant notre main fermement posée sur le passé. La sagesse de nos devanciers est une ancre solidement fixée au vieux rivage, qui nous garantit des naufrages dans notre navigation souvent périlleuse vers l'avenir ; ou plutôt c'est un grand phare qui éclaire notre route et nous guide à travers les écueils

vers les pays nouveaux où nous devons aborder. Un ancien adage nous dit : « Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait ! » Eh bien ! ce désir, qui ressemble à un regret, peut se réaliser. Que les jeunes gens s'appuient avec une confiance respectueuse sur la savante expérience des vieillards ; que les vieillards, à leur tour, se résignent au rôle plus modeste, mais grand encore, d'auxiliaires toujours prêts à seconder la vigoureuse activité des jeunes gens ; alors, grâce à cette mutuelle association, jeunesse saura, vieillesse pourra, et nous donnerons ainsi satisfaction à la proverbiale aspiration de nos pères.

» C'est à vous surtout, mes chers enfants, qu'il appartient de résoudre ce problème. Vous êtes l'avenir : bientôt vous serez le présent. Restez donc fidèles au culte des traditions. Dans notre société française, malgré sa mobilité, les traditions sont vivaces et puissantes ; chaque corps a pour ainsi dire la sienne, qui est si religieusement acceptée par tous les membres, qu'elle équivaut presque à une consigne ou à un mot d'ordre : dans l'armée, ce mot d'ordre est discipline et bravoure ; dans la magistrature, intégrité et indépendance ; dans le clergé, piété et dévouement.

» Le collège de Saumur, auquel vous avez l'honneur d'appartenir, a, lui aussi, sa tradition : en tout temps, les maîtres y ont été zélés, les élèves soumis et laborieux, les études sérieuses et solides. Cette année encore, deux de nos élèves, MM. Oger et Chedreau, viennent d'obtenir des nominations dans le concours ouvert entre tous les lycées et collèges de notre ressort académique. C'est du collège de Saumur que sont sortis les Loyson, les Bineau, les Dovalle, les Beulé. Saluez respectueusement, mes enfants, saluez respectueusement dans ces noms les souvenirs d'un passé qui vous honore et vous oblige. Les hommes éminents que je viens de citer sont en quelque sorte pour vous des ancêtres. Songez à devenir des ancêtres à votre tour ; et face le Ciel que parmi vous tous, qui m'écoutez, il s'en trouve plus d'un qui mérite, par son travail et son intelligence, d'être cité aussi quelque jour dans cette enceinte, et dont le nom vienne s'ajouter, comme un glorieux fleuron de plus, à cette couronne de généreux enfants dont s'enorgueillit notre collège.

Après ce discours, qui a été vivement applaudi, M. Paul Ratouis a pris la parole ; il s'est fait l'organe de l'administration départementale qu'il représentait en cette circonstance et, lui aussi, a donné des conseils qui certes resteront gravés dans le cœur des jeunes auditeurs.

Voici l'allocution de M. Ratouis.

#### « Mes amis,

» M. le Sous-Préfet, absent par congé, m'a délégué pour le remplacer. Je connais trop l'intérêt qu'il porte au collège pour m'abstenir

— Voyons, monsieur, que souhaitez-vous ? demande Mme Douvet, continuant à faire bonne contenance.

— Je souhaite, répondit-il avec une lenteur expressive... je souhaite d'être aimé de la femme... que j'aime.

En même temps il caressait d'un regard attendri le visage d'Antonine, qui sentit son aplomb l'abandonner.

— Mais il me semble, balbutia-t-elle, que ce désir se réalisera sans peine. Cela doit venir tout naturellement.

— Croyez-vous, madame la fée ? Ah ! vous me mettez la joie au cœur ! Ainsi, vous m'assurez qu'elle m'aimera.

— Sans doute, murmura-t-elle en baissant les yeux avec une timidité enfantine... Il faudra bien qu'elle vous aime, puisque tel est votre souhait et que j'ai promis de l'accomplir.

Presque aussitôt elle releva la tête et reprit avec vivacité :

— Ah ! cependant je vous prévins que ma puissance échouerait si votre amour n'était pas sincère, si vous n'éprouviez qu'un caprice, feu follet qu'un accident allume et qu'un souffle éteint.

— Alors je suis tranquille, répliqua William, mon vœu se réalisera... Comment, d'ailleurs, mon amour ne serait-il pas sincère ? Outre que mon cœur est sérieux et ne sait pas être frivole, celle que j'aime est une de ces créatures charmantes, toute de grâce et de poésie, qui ne peuvent inspirer qu'une passion profonde. Plus on la voit, plus on est heureux de la contempler. Plus elle vous regarde, plus on se sent pénétré jusqu'à l'âme.

Avec quel enthousiasme on se dévouerait pour elle, avec quelle joie on lui consacrerait sa vie entière ! Que vous dirai-je, madame ? Depuis qu'un hasard béni m'a mis sur sa route, je me sens tout transformé : j'étais triste et désenchanté, l'ennui passait sur chacun de mes jours ! voici que je me reprends à sourire, à espérer et que l'existence se révèle à moi sous un aspect rayonnant et doux. Ah ! l'amour est vraiment une magie !

Il continua de s'exprimer ainsi avec des inflexions de voix qui révélaient sans contredit une belle aptitude à la déclamation. Plus d'un jeune premier applaudi sur nos meilleurs théâtres eût envié cette souplesse d'organe et cette ardeur contenue avec une parfaite distinction.

Antonine demeurait interdite ; ses joues ressem-

blaient à des grenades entr'ouvertes ; elle n'osait plus regarder William, dont les yeux projetaient un magnétique éclat. Elle se reprochait un peu l'étourderie qui lui avait attiré cette brusque déclaration ; mais en même temps, elle se réjouissait d'éveiller enfin une de ces passions subites et romanesques que depuis son veuvage elle ambitionnait d'inspirer.

Remarquant son trouble, l'adroit coquin ne poussa pas plus loin son attaque contre le cœur de la jolie veuve. Mais il eut soin de faire sentir tout ce qu'il y avait de convenance et de réserve dans son procédé.

— Permettez-moi de ne pas prononcer aujourd'hui le nom de celle pour qui je donnerais mon sang avec joie, dit-il.

— Je vous le permets, se hâta de balbutier Antonine.

— L'amour a sa pudeur, et le cœur bien épris hésite toujours à révéler son secret.

— J'approuve cette discrétion, monsieur.

— D'ailleurs, puis-je rien vous apprendre ? Ne devinez-vous pas ce que vous voulez savoir ?

— Sans doute, puisqu'il est convenu que je suis une fée... Pourtant je vous prévins que je ne suis pas curieuse.

— Il faudra donc qu'un jour je vous révèle moi-même...

— Oui, plus tard, lorsqu'on vous aimera.

— Réellement, on m'aimera donc ?

— Il me semble que vous doutez de ma puissance, murmura Antonine en s'efforçant de sourire.

— Pardon ! pardon ! j'ai confiance, madame la fée, et, grâce à vous, je serai aimé, j'en suis sûr.

— Silence, on nous regarde et on nous écoute, reprit Mme Douvet en posant un doigt sur ses lèvres.

En effet, on commençait à remarquer l'animation de William et d'Antonine.

A travers les rumeurs du festin et les saillies d'une soirée bachique, quelques convives avaient recueilli des mots significatifs, ils les répétaient, et l'on riait malicieusement de l'intimité qui s'établissait si vite entre le bel Anglais et la jolie veuve.

— Les relations entre la France et l'Angleterre paraissent être des plus cordiales, chuchotaient les uns.

— La paix de l'Europe est assurée si les fils d'Albion contractent une prompte alliance avec la nation française, murmuraient les autres.

(La suite au prochain numéro.)



